

Cultiver la terre : du savoir empirique à l'approche scientifique

Autrefois synonyme de nécessité, le jardinage s'est peu à peu transformé au gré des changements imposés par la société. De traditionnel, il est devenu novateur, d'intuitif il a évolué en technologique. Dominique et Bruno illustrent cette évolution. Deux jardiniers, deux générations, deux manières de faire



À Corte, Dominique Muzzarelli travaille son jardin comme il le fait depuis l'enfance.

ANTOINE MENENDEZ

Avec l'arrivée des beaux jours, l'envie de jardiner redouble.

Pour certains, cultiver la terre représente une activité laborieuse qui nécessite quelques connaissances, pour d'autres elle est une véritable vocation.

C'est le cas de Dominique Muzzarelli, ouï de Corte et passionné de jardinage depuis l'âge de quinze ans. C'est avec le sourire qu'il cultive son jardin dans la douceur printanière, dans un cadre idyllique où l'odeur de la terre se mêle aux bruits de l'eau.

Le jardinier explique l'importance de cette activité qui occupe

son quotidien et rythme son existence. « Mon père était agriculteur, il faisait pousser de la rigole. Le jardinage est venu naturellement », dans une société où se juxtaposent aujourd'hui 80 % de la population plutôt de l'agriculture contre 2 % à l'heure actuelle ».

« Aujourd'hui, les jeunes générations ne veulent pas jardiner », dit-il. La société de consommation a pris le pas sur les croyances et les habitudes anciennes qui supposaient l'influence des astres sur les plantes : « Je cultive mon jardin avec la lune », affirme Dominique.

Pommes de terre, fraises, auberges, courgettes, ou petits pois... Une multitude de fruits et légumes sont cultivés sous le regard bienveillant du vénéral, très attaché à ses produits, et qui souligne les aspects bénéfiques du jardinage.

Pour lui, et sa personnalité qui répugnait au contact de la nature en est la plus belle preuve, travailler la terre reste le meilleur remède aux troubles engendrés par la crise sanitaire : « Sans le jardinage, je serais perdu, inutile ». Avant j'allais souvent en montagne, et depuis que je suis à la retraite, le jardinage occupe la

majorité de mon temps libre. »

En plus d'une passion, il s'agit également d'une activité qui répond aux besoins éternels : « Le jardinage est une richesse qui permet de se nourrir sans rien acheter que l'eau, explique-t-il. Il n'y a pas d'aspect négatif ».

Ainsi que partage Bruno Tomasi, maraîcher installé sur la route d'Alzani, qui donne l'exemple en adoptant un mode de vie plus écologique : à travers le jardinage, après avoir vécu en Nouvelle-Calédonie, il a finalement trouvé sa vocation en cultivant la terre sur l'île de Beauté et repensé

ses habitudes alimentaires. Aujourd'hui, il vend sa production en circuit.

Son projet est né de ce déclin et suit une démarche agroécologique qui s'appuie sur la science des plantes et des sols : « Je voulais donner un sens à ma vie en faisant quelque chose de significatif et en adéquation avec mes convictions intimes », dit-il. « Nous faisons du vivant en travaillant avec la nature. Nous créons un équilibre en apprenant à le connaître. Nous souhaitons mettre en place une agriculture respectueuse de la vie et adapter la philosophie de la permaculture », affirme-t-il.

se travaille elle-même au moyen de micro-organismes comme des vers de terre, des champignons, des bactéries, etc. L'objectif est de stocker le carbone dans le sol afin de limiter l'impact des gaz à effet de serre », explique-t-il.

Pour une production agro-industrielle dominante, le jardinier en formation depuis quatre ans se montre sceptique quant aux habitudes alimentaires de notre société : « Un système permettant de répondre à la demande s'est mis en place depuis plusieurs décennies, mais cela épuise les sols et ce n'est pas viable sur le long terme. Les sols pourraient mourir d'ici trente



Dans sa démarche, Bruno Tomasi s'appuie sur la science des plantes et des sols.

À la manière des anciens, Bruno n'utilise que ses propres semences issues de ses plantations. Dans le même ordre d'idée, aucun produit chimique n'a le droit de cité dans son jardin : « Pour repousser les nuisibles, j'utilise des décoctions de plantes aromatiques ou des huiles essentielles. C'est de la chimie naturelle, ajoute-t-il. On rend de la qualité sans produits chimiques ».

Il s'empêche d'utiliser des approches qui diffèrent des méthodes traditionnelles, sans pour autant s'en détacher totalement : « On ne se départit pas du jardinage traditionnel », affirme-t-il. Mais on innove même le sol et on respecte plus la terre. « Son objectif s'appuie sur une méditation constante en termes de biologie et de botanique.

Respecter l'environnement

Dans les pratiques anciennes, la terre était labourée de manière traditionnelle, ce qui causait « un déséquilibre organique à l'origine de la destruction de l'écosystème. En conséquence, la terre libérée du gaz carbonique alors qu'elle est censée le contenir. En permaculture, on laisse la terre plus tranquille. Elle s'auto-fertilise et

aini il nous ne changeons pas ces habitudes ».

Sur ce chapitre, la crise sanitaire a provoqué un brusquement l'année dernière : « Au moment du premier confinement, les gens sont venus chez nous s'approvisionner en fruits et légumes. » En cause : des pénuries dans les supermarchés et la peur de s'y rendre à cause du virus.

Le maraîcher, soucieux de son potager, a également recours aux technologies : « L'outil Sol-dag, une application gratuite qui permet d'obtenir un diagnostic des sols en étudiant la présence de plantes bio-indicatrices, selon la méthode Gérard Ducq. Le principe est simple et consiste à photographier les plantes afin d'en déduire un diagnostic rapide, intelligent et plus précis qu'une analyse de laboratoire ».

Cette démarche agroécologique se finit pour objectif de contribuer à résoudre les problèmes environnementaux. « Ce que nous voulons, conclut Bruno, c'est que les gens aient accès à des produits sains à prix justes. »

Viktorie affirmait : « Il faut cultiver son jardin ».

C'est en ce sens qu'il faut concevoir l'avenir.

E. GRANDESEIGNE
ET O. PARIGI ROMITI

J. -M. Sorba : « Une désaffection du jardinage »



Face à l'agro-industrie, le jardinage est une manière de mieux se nourrir.



Unique moyen d'insuffisance alimentaire dans la société agropastorale d'autrefois, le jardinage occupait une place importante dans le quotidien des gens.

Il a ensuite peu à peu évolué et, aujourd'hui, très peu de personnes s'adonnent à cette activité, hormis les passionnés et les adeptes du « manger sain ».

Pourtant, il s'agit d'une activité pleine de points positifs, écologique, psychologique, économique, etc.

Jean-Michel Sorba, chercheur à l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae) de Corse, propose un regard éclairé sur son évolution : « Il y a une désaffection de la pratique du

jardinage depuis une dizaine d'années. »

Face à une société en constante mutation, certains restent fidèles aux habitudes de la société de consommation et à l'agro-industrie.

À l'autre bout de la chaîne, d'autres considèrent le jardinage à la fois comme un loisir, mais aussi comme une manière de mieux se nourrir.

Malheureusement, les jeunes générations méconnaissent les pratiques anciennes : « Il y a la problématique de la transmission des méthodes », ajoute Jean-Michel Sorba. Les « vieux » jardiniers avaient une connaissance presque instinctive de la nature et des sols, la société était rurale, chacun cultivait son jardin

avec ses propres semences. Aujourd'hui, ces pratiques se sont perdues et seule une majorité d'anciens souhaite faire perdurer ces méthodes ancestrales. « Il faut mettre en phase les anciens et les nouveaux procédés », affirme le chercheur.

Toutefois, le jardinage connaît un regain de popularité depuis quelque temps : « On remarque un véritable engouement pour le travail du potager depuis quelques années dans les villages. »

Redécouvrir la nature par le jardinage

Les espaces de terrain sont réinvestis afin d'instaurer un nouveau rapport à la nature et de réinventer la pratique face aux

Pour le sociologue, « il faut mettre en phase les anciens et les nouveaux procédés ».

changements climatiques : « Les gens retournent dans les villages où ils recréent les systèmes de terrasses viticoles, qui sont des lieux de transmission et d'éducation. Le jardinage et les vergers sont les activités les plus immédiates et le réchauffement climatique va conduire à un resserrement sur l'alimentation vivrière. Réinvestir les potagers permet également de démocratiser et par conséquent d'éviter les incendies. »

Lancée par l'Odare en 2020, l'opération Vergers anciens, vise à restaurer les anciens vergers ou à en créer de nouveaux.

Une aide financière s'élevant à 500 000 euros a été allouée,

l'objectif étant « de reconquérir des espaces de terrain en milieu urbain » et de réinvestir les domaines arboricoles.

Bien que la discipline du jardinage soit désertée à l'heure actuelle, il y a encore espoir à penser que les pratiques alimentaires évolueront.

Malgré le changement des mentalités et les nouvelles pratiques de consommation, il existe une « volonté de retrouver un contact à la terre, à l'agriculture et une préférence pour la nourriture locale », conclut Jean-Michel Sorba. Le jardinage permet une redécouverte de la nature.

Océane Parigi Romiti

L'année dernière, le grand retour au jardin alimentaire

Marie-Stéphanie Filippini, gérante de la pépinière A Santulina depuis 13 ans, apporte un regard économique et commercial sur la situation.

Selon elle, la crise sanitaire a provoqué chez de nombreuses personnes un besoin de revenir à du traditionnel, notamment chez les moins de 30 ans puisqu'ils représentent désormais la majorité de sa clientèle, qui était à la base principalement composée d'anciens jardiniers.

Depuis le premier confinement, elle a remarqué une nette augmentation de créations de jardins, en particulier dans l'achat d'arbres fruitiers et de potagers.

Les raisons pour lesquelles cette activité a augmenté sont principalement financières.

En effet, une hausse de la demande de fruits et légumes en



Pour Marie-Stéphanie Filippini, d'A Santulina, la crise sanitaire a ramené les gens au jardin.

supermarchés a entraîné une augmentation des tarifs de la main-d'œuvre et des transports, lesquels ont été répercutés sur le prix de la marchandise. C'est cette augmentation qui a incité de nombreuses personnes à

faire pousser leurs propres produits.

Il y a eu une réelle prise de conscience quant à l'achat et à la consommation plus raisonnée des produits alimentaires. Cela a fait naître un besoin de revenir à un mode de consommation plus

sain et « fait sur place ». Ce mouvement de « retour à la terre » suscite des vocations et fait apparaître des potagers chez de nombreux particuliers, apprentis jardiniers.

« Pour ceux qui souhaiteraient faire un jardin, je leur conseillerais

de le faire de manière intuitive. Il n'y a pas vraiment de méthode, parfois c'est simplement la chance du débutant, explique Marie-Stéphanie Filippini. Il faut surtout être patient et être prêt à y consacrer beaucoup de temps car il s'agit d'une activité chronophage. »

En ce qui concerne le phénomène de la permaculture, il n'est pas encore présent dans l'esprit local. « C'est quelque chose de tout nouveau, il y a donc très peu de personnes qui pratiquent », indique-t-elle.

Outre les aspects financier et alimentaire, avoir un jardin permet également aux gens de s'occuper et de passer davantage de temps à l'extérieur.

Depuis un an et le début de la pandémie, on a ainsi assisté à un retour du jardin alimentaire, celui qui produit pour la consommation. Cet engouement que tous les professionnels ont constaté, semble déjà aujourd'hui derrière nous. En reprenant peu à peu une vie normale, les gens ont retrouvé leur ancienne routine, celle où le jardin n'occupe qu'une toute petite place.

ELISA GRANDSEIGNE



Dominique ne peut pas rester loin du sien très longtemps.